

Haut-Karabagh Une terre déchirée

Mémorial de guerre à Shushi. Le char T-72 arménien avançait vers les positions azéries lorsqu'il a été touché. Son équipage fut tué lors de l'explosion.

Depuis trois décennies, l'Arménie et l'Azerbaïdjan s'affrontent pour l'enclave du Haut-Karabagh. Deux armées se font face, enterrées dans des tranchées. Au moins 342 soldats et 24 civils ont perdu la vie ces cinq dernières années. La paix peut-elle s'imposer? Visite dans un pays qui n'existe pas vraiment.

Texte: Harald Maass. Photos: Didier Ruef



Ci-dessus Soldats et cadets, un dimanche matin, au mémorial de la guerre à Stepanakert. Cérémonie en l'honneur d'Ashot Ghulyan (1959-1992), un chef militaire arménien tué pendant la guerre.

Comment dispenser un enseignement à des enfants qui n'ont connu que la guerre? Artur Andonian, directeur de l'école numéro 9 de Stepanakert, passe la main sur son visage ridé: «La guerre n'a aucune influence sur le processus d'apprentissage», déclare cet homme de 59 ans. Il parle avec fierté des cours d'échecs et de langues étrangères, puis nous conduit dans une pièce au premier étage. Sur le mur, un tableau d'affichage détaille le mécanisme de mise à feu d'une grenade à main. Une fois par semaine, les jeunes reçoivent ici une formation militaire. Dans un coin, une table à langer avec un matelas rembourré. «Ici, les élèves s'exercent à démonter et huiler une kalachnikov», explique le directeur sobrement. «Nous formons la prochaine génération de soldats.»

Bienvenue en République d'Artsakh, un Etat autoproclamé de Transcaucasie plus connu sous le nom de Haut-Karabagh. Ce pays de 150'000 habitants, huit provinces et 17 Eglises actives n'existe pas vraiment. Il n'a pas de service postal officiel, pas d'indicatif téléphonique international, pas de siège à l'OMS ni dans aucune autre institution internationale. Cet Etat du Caucase plus petit que le canton du Valais n'est reconnu par aucun pays, pas même par sa puissance protectrice, l'Arménie. Un pays oublié, un pays en guerre.

TOURISME DÉCONSEILLÉ

L'Arménie et l'Azerbaïdjan se battent avec acharnement pour cette enclave arménienne en terre azérie. L'accès au Haut-Karabagh n'est possible que par un étroit corridor terrestre en

provenance d'Arménie. La ligne symbolique qui marque la frontière est si calme que deux chiens dorment sur l'asphalte chaud devant le poste de douane. Un image trompeuse: le Département fédéral des affaires étrangères met en garde contre des incidents militaires récurrents et déconseille aux ressortissants suisses de se rendre dans cette enclave où l'assistance consulaire est pratiquement impossible. En dépit de ces avertissements, la capitale Stepanakert, qui compte environ 50'000 habitants, est étonnamment accueillante. Sur la terrasse de l'hôtel Armenia, des hommes d'affaires sirotent un café avec du cognac. Des jeunes couples flânent devant des magasins de téléphones portables chinois et de mode russe. Mais le dimanche, les rues se remplissent

de soldats en goguette. Stepanakert est la zone de repli dominical de milliers de combattants stationnés le long de la frontière. Ils fuient ici la monotonie des casernes et les tirs sporadiques de l'ennemi.

taché le Haut-Karabagh, qui est habité majoritairement par des Arméniens, à l'Azerbaïdjan. La population n'a rien eu à dire. L'affaiblissement du pouvoir de Moscou, avec la glasnost et la perestroïka dans les années 1980, a libéré le potentiel conflictuel de la région. En 1988, les Arméniens du Haut-Karabagh ont réclamé leur indépendance. De 1992 à 1994, les deux camps se sont

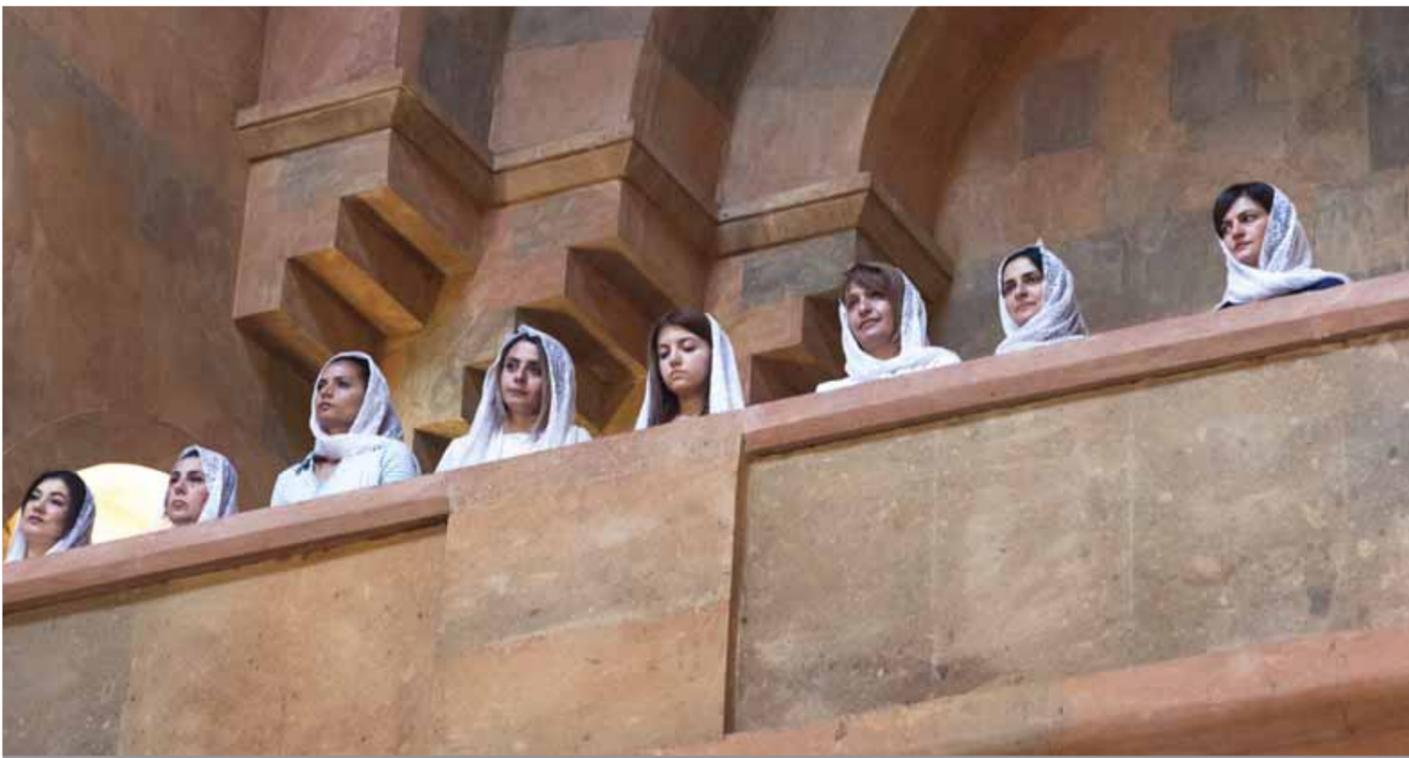
Ci-dessous Anna Kamay est la co-curatrice d'Artsakh Fest 2019, un festival annuel d'art contemporain à Stepanakert.

Des messieurs âgés jouent aux cartes le dimanche matin avant l'arrivée des soldats en permission.



UNE ATTAQUE SURPRISE

«L'attaque a été une surprise. Nous dormions quand les premiers obus ont explosé», explique Slava Ohanyan, un fonctionnaire du village frontalier de Talish. C'était en 2016. De latent, le conflit est devenu actif pendant la nuit. En quatre jours, 500 fusées ont été lancées sur Talish. Presque toutes les maisons ont été détruites. «Les premières bombes ont frappé l'école», raconte Ohanyan en pointant un chemin de terre dans la brume à quelques centaines de mètres: «C'est là que les soldats ennemis



Eglise apostolique arménienne dans la cathédrale de la Sainte Mère de Dieu à Stepanakert. Les femmes de la chorale se tiennent sur un balcon pendant la messe du dimanche.

affrontés avec une brutalité indescriptible: pillages, assassinats de civils et destruction de villages entiers étaient courants. Lorsque, épuisées, les deux parties ont signé un cessez-le-feu, les Arméniens avaient pris le contrôle de la majorité du Haut-Karabagh. Mais entre 25'000 et 50'000 personnes avaient perdu la vie et des centaines de milliers leur maison.

LA CULTURE DANS LES RUINES

Il n'y a toujours pas de traité de paix. De provisoire, l'affrontement armé s'est mué en normalité au point que le voyageur traverse une société sur pied de guerre. Près du tiers de la population est sous les drapeaux. Dans les plaines, de longs câbles métalliques doivent empêcher les hélicoptères ennemis d'atterrir. Boum! Boum! Au début, cela ressemble au son de bombes. Puis on se rend compte qu'il s'agit des pulsations d'une basse qui résonne dans la nuit devant les ruines de l'ancien théâtre d'Etat de Stepanakert. Des artistes d'Erevan, en Arménie, ont organisé



un festival d'art underground dans les ruines du théâtre.

Une jeune femme en jogging noir rappe au micro, quelques jeunes dansent. A l'intérieur du théâtre datant de l'époque soviétique, de jeunes visiteurs boivent du vin dans des gobelets en plastique et se pressent autour des expositions. «Nous voulons redonner vie au lieu», déclare l'organisatrice, Anna Kamay, une Arménienne de 37 ans. Elle a découvert ce lieu vétuste il y a deux ans et y a organisé un premier festival grâce à des dons. C'est la deuxième édition.

DES MENTALITÉS BLOQUÉES

Entre les œuvres d'art et les performances, nous rencontrons Ashot, un

soldat de 19 ans. Souriant et ouvert, il est vêtu d'une veste noire et d'un bonnet de laine. «Tout le monde dit que nous devons nous battre contre les Turcs» – comprenez les Azéris. Lui pense autrement: «Nous devons combattre les idées qui provoquent la guerre». Quelqu'un me tire par la manche et me murmure à l'oreille: «Sais-tu qui est Ashot? C'est le fils du Premier ministre arménien Nikol Pachinian.»

Il y a deux ans, les Arméniens sont descendus dans la rue à l'appel de Nikol Pachinian pour protester contre la corruption et pour plus de démocratie. C'est ce qu'on a appelé la révolution de velours. Devenu Premier ministre, l'ancien journaliste a

ouvert et démocratisé le pays. Mais sur la question du Haut-Karabagh, il est lui aussi un faucon: «Le Karabagh, c'est l'Arménie! Point final!», professe-t-il.

UN POINT DE VUE DIFFÉRENT

En Azerbaïdjan, bien sûr, le point de vue est différent. Mais les journalistes qui se rendent dans le Haut-Karabagh sont inscrits sur une liste noire par le gouvernement azéri. L'entrée en Azerbaïdjan leur est interdite, les entretiens officiels refusés.

«Ce conflit est également un traumatisme pour le peuple d'Azerbaïdjan», déclare le politologue et historien Asif Masimov. Il est le seul à accepter d'expliquer le point de vue de l'Azerbaïdjan. «Le conflit est une catastrophe humanitaire, dit-il. Les gens ne sont toujours pas autorisés à se rendre sur les tombes de leurs proches et de leurs ancêtres.» Pour lui, la revendication de l'Arménie sur ce territoire est historiquement incorrecte: «Le Haut-Karabagh n'était en aucun cas habité uniquement par des Arméniens. De nombreuses cultures, religions et ethnies ont vécu ici ensemble».

Qui est le criminel? Qui est la victime? Qui s'est installé le premier dans quel pays? Peut-on encore répondre à ces questions après des siècles de coexistence sur la même terre? Peut-être incombera-t-il à la génération d'Ashot Pachinian et d'Anush Petrosian de briser le cercle vicieux qui voit les combats et les morts renforcer l'option militaire. «Le problème, c'est que les deux sociétés ne sont pas préparées à la paix», dit cette jeune Arménienne de 22 ans.

Il y a trois ans, elle a participé à un camp de paix à l'étranger. Pour la première fois de sa vie, elle est entrée en contact avec des Azéris, de jeunes activistes comme elle. «J'ai compris qu'ils souffraient de la guerre autant que nous», raconte-t-elle. A l'époque soviétique, les Arméniens chantaient lors des mariages de leurs voisins azéris, car «les Arméniens et les Azéris étaient amis». ■

Harald Maass



Ci-dessous
Ecole secondaire
n°9 à Stepanakert.
Une préparation
militaire d'une heure
par semaine est
donnée aux élèves
de 8^e et 9^e années.

Toutes les armes
et les munitions
nécessaires à la for-
mation des élèves.

Soldats arméniens
près d'un bunker
militaire à Merzili,
à proximité de
la ligne de front
avec l'Azerbaïdjan.